

---

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**  
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris  
(Institut historique allemand)  
Band 11 (1983)

DOI: 10.11588/fr.1983.0.51358

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

ment commode pour faire comprendre le mécanisme de l'affaire des Indulgences... – une chronologie très pratique, un index des noms de personnes, de lieux et de matières.

Les historiens allemands ont souvent, de l'histoire européenne, une vue sensiblement différente de celle de leurs collègues français. Ceux-ci considèrent l'histoire de l'ensemble du continent en fonction de celle de sa partie occidentale. Les historiens allemands, à cause de la position centrale qu'occupe leur pays, attachent beaucoup plus d'importance à l'Europe de l'Est. On retrouve ce souci d'équilibre dans le livre de M. Ilja Mieck. Il consacre un nombre de pages relativement important aux relations du monde germanique avec les Turcs, à l'expansion et à la colonisation de l'espace danubien et de la Russie du Sud (p. 258 ss.). Il en est très bien ainsi. Et ce volume d'une excellente présentation, d'une information très sûre, rendra de nombreux services aux professeurs et aux étudiants de nos deux pays.

René PILLORGET, Paris

Università, Accademie e Società scientifiche in Italia e in Germania dal Cinquecento al Settecento, a cura di Laetitia BOEHM e Ezio RAIMONDI. Bologna (Il Mulino) 1981, 462 p. (Istituto Trentino di Cultura. Pubblicazioni dell'Istituto storico italo-germanico in Trento).

Aux éloges que mérite ce gros recueil doit s'ajouter une critique d'ensemble sur sa conception, qu'il vaut mieux articuler d'abord: domaine italien et domaine germanique sont ici associés en une juxtaposition arbitraire qui ne suppose ni n'entraîne aucune comparaison, aucune coordination dialectique. Or les particularités des lieux institutionnels de savoir, académies, universités, sociétés scientifiques, diffèrent beaucoup selon les pays, pour une même époque. Ce sont par excellence les expressions d'une culture locale ou nationale bien caractérisée. La succession de huit études sur la péninsule italienne et de six sur les Etats allemands ou l'Autriche ne constitue pas une mise en place historiographique satisfaisante. Le lecteur est mis en présence d'une série de monographies indépendantes, qui visiblement n'ont pas été conçues «à la commande» pour se faire valoir les unes les autres et se répondre.

Ce regret exprimé, il est aisé de reconnaître le prix et l'apport de la plupart de ces contributions, même si certaines, du côté italien, sont la reprise ou la synthèse de nombreux travaux antérieurs, ce qui est le cas pour l'introduction de Ezio RAIMONDI, pour les études de A. QUONDAM et de C. VASOLI. C'est une moisson d'informations nouvelles sur les formes de la sociabilité érudite et scientifique entre le XVI<sup>e</sup> et le XVIII<sup>e</sup> siècles. On observe tout au long du livre le changement de plus en plus perceptible dans les productions récentes: à l'histoire spéculative des idées, tendant à l'abstraction conceptuelle et à une certaine intemporalité, organisée en fonction d'une scientificité en constants progrès, s'est peu à peu ajoutée l'histoire des réalités socio-culturelles, de la germination ou de la diffusion des idées, à partir des manifestations diverses de l'activité intellectuelle d'une époque de plus en plus largement taillée: les livres et leur public, les universités et les collèges, les académies et les musées ou collections, les bibliothèques et les archives. Ces institutions ne sont plus étudiées pour elles-mêmes, de façon documentaire, non plus que la biographie des savants qui les animaient: on interroge leurs origines, leur composition, leurs desseins scientifiques ou littéraires, leur statut juridique, leurs convictions idéologiques, leurs rapports avec le pouvoir politique et les autorités religieuses, de manière à saisir des phénomènes en constante évolution, qui dessinent une unité ou une pluralité culturelles. Dans la hiérarchie officielle du XVI<sup>e</sup> siècle et jusqu'au XVIII<sup>e</sup> siècle, les académies occupent parmi les lieux de savoir une place assez enviable, en face des universités regroupant des professionnels sans prestige, sauf pour certaines chaires de l'Europe du Nord, aux Pays-Bas surtout. L'attention des historiens s'est portée de plus en plus volontiers sur ces académies et sociétés, et de Philippe Ariès à Gino Benzoni en passant par Eric Cochrane et T. Ben-David

(*The Scientist's Role in Society*, 1971, a eu un certain écho), mainte hypothèse a été lancée pour expliquer le succès puis le déclin marqué de cette forme de communication entre intellectuels. De l'hégémonie de la rhétorique humaniste à celle de l'érudition historique et philologique, les doctes et les lettrés cherchent une forme sociale qui leur confère un statut, une efficacité, un crédit, en face d'un pouvoir politique exigeant mais souvent peu généreux. La réunion tenue à Trente en septembre 1980, dont on présente ici les actes, tient compte de cette problématique, marquée à des degrés divers, chez les Italiens plus que chez les Allemands d'ailleurs, par les catégories de la recherche anthropologique contemporaine, plus ou moins bien adaptées à ce terrain, et par le recours à l'étude des constellations sémantiques, des programmations politiques, où se devinent, dans leurs ambiguïtés, les rôles, figures et images liés à l'appartenance académique, à sa fonctionnalité, compétence littéraire et oratoire ou investigation scientifique.

Vu l'impossibilité de retracer ici, à la suite de chaque auteur, les évolutions du modèle culturel académique dans la péninsule italienne durant trois siècles, force est de s'en tenir à quelques points significatifs. A. QUONDAM, «La science et l'Académie», retrace l'entremêlement dans le champ du savoir des études scientifiques avec une foule d'autres disciplines et activités. L'influence des Lincei puis du Cimento se fait sentir, aux dépens du public mondain attiré par une «conversazione» de caractère moins technique que le secteur réservé des sciences. Il insiste sur l'intervention publique, qui fait naître et fleurir académies royales ou duciales pour soutenir une politique culturelle d'Etat: le réseau géographique des académies les plus actives recoupe celui des centres administratifs. A l'aube du XIX<sup>e</sup> siècle la fonction publique de l'Académie locale, sa finalité scientifique prépondérante, vont être confirmées par le mouvement qui donne jour, dans un esprit de planification rationaliste, aux «sociétés». CORRADO PECORELLA, «L'académie comme système juridique», donne des preuves de l'antagonisme entre juristes et hommes de lettres mais se consacre surtout à dénoncer les simulations que pratiquent les académies italiennes, qui ne visent nullement à transformer ou à amender l'Etat, mais se contentent de prêcher une utopie égalitaire pacificatrice, dans une sphère réglementaire soustraite aux rapports quotidiens ordinaires et qui constitue en réalité un alibi sans portée contestataire. Cesare VASOLI reprend le thème qu'il a déjà magistralement illustré, «Les académies du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècles et leur rôle dans l'histoire de la tradition encyclopédique», en prenant pour exemples l'académie vénitienne autour d'Alde Manuce, l'académie des «Infiammati» de Padoue, l'académie des «Humidi» à Florence et l'académie «della Fama» à Venise. On y voit l'influence profonde exercée par des hommes de culture situés à l'extérieur des institutions officielles universitaires sur la pensée philosophique et religieuse des élites. Imagination ésotérique et structures rhétoriques contribuent, sur trois générations, à élaborer une construction encyclopédique où chaque élément du savoir est recueilli et classé en des lieux mnémotechniques («topiques, théâtres, palais, temples, places»). La coloration hermético-platonicienne de ces modèles et systèmes totaux ne laissa pas d'alarmer les autorités religieuses soucieuses de défendre le péripatétisme comme une des composantes du bloc orthodoxe. Lina BOLZANI se penche sur un cas précis: «L'académie vénitienne; splendeur et décadence d'une utopie encyclopédique», entre 1557 et 1561. L'oecuménisme culturel de cette fondation, due au patricien Francesco Badoer, laisse confondu, autant que les moyens matériels, plus de cent personnes vouées aux tâches d'édition ou de recherche, orientées d'en haut par une volonté didactique visant à un ordre totalisant assurant la maîtrise sur l'univers intellectuel et le monde matériel. C'est une expérience de plus longue durée qu'évoque Giuseppe ALMI avec «Contemplation et pratique: Federico Cesi et les Lincei». Reprenant l'immense littérature du sujet, il évoque l'histoire de cette création romaine si originale, avec une vue plus optimiste que celle de Benzoni sur le caractère et les aspirations des intellectuels italiens du XVII<sup>e</sup> siècle. Il dégage les intentions de Cesi dans son discours à Naples en 1616 et dans le «Linceografo» encore inédit, qui trace un programme de vie fort rigoureux, visant à conjurer dispersion et désagrégation aussi bien qu'un conflit entre recherche expérimentale et orthodoxie religieuse et politique. L'actua-

lité est volontairement laissée de côté, mais ce n'est pas là conformisme, plutôt adaptation sagace à la situation, art de simuler au profit d'un développement du savoir par la voie de l'indépendance intérieure. L'institution académique s'offre comme refuge, comme sanctuaire, et l'on comprend l'importance du secret. Il est vrai que cette stratégie ingénieuse est pourtant vouée à l'échec, car la contemplation solitaire est rompue par la correspondance, l'alternative à l'enseignement universitaire officiel échoue, l'investigation scientifique ne saurait se développer sans attirer l'attention et le contrôle.

Alessandro LAZZERI présente un échantillon du fonctionnement des académies avec »Agostino Coltellini et l'académie des Apatisti de Florence«, tandis que Marta CAVAZZA, de façon plus approfondie, traite de »Réforme de l'université et création d'académies dans la politique culturelle de l'archidiacre Marsili«. Cette évocation de la situation bolonaise est très instructive, car elle se démarque, comme c'est de plus en plus le cas dans les travaux récents, de la thèse laïque positiviste qui attribuait en bloc la responsabilité de la perte de vitalité scientifique de l'Italie aux rapports tendus que la condamnation de Galilée aurait introduits entre l'Eglise et les représentants des sciences modernes. J. BEN-DAVID a voulu montrer que les racines de cette décadence scientifique sont plutôt d'ordre économique et social que politico-idéologiques, et un historien des sciences comme UGO BALDINI impute le déclin physico-mathématique à un retard dans la maîtrise de la géométrie analytique cartésienne, provoqué précisément par l'attachement durable des propres disciples de Galilée à la géométrie classique. A Bologne le newtonianisme s'introduira donc plus aisément qu'en Toscane. L'auteur suit en partie cette ligne et met l'accent sur la stratégie des recherches techniques, à caractère d'utilité publique, moins suspectes aux yeux de l'autorité, le haut clergé se montrant zélé pour encourager ces efforts. Anton Felici Marsili (1649–1710) fournit un excellent modèle de ces dispositions favorables envers les nouvelles formes de culture. Il s'efforce, sans succès, de rationaliser et de moraliser l'enseignement de l'Université de Bologne; il calque sur la »Royal Society« une académie dont le neutralisme métaphysique, les préoccupations sociales sans utopisme ni ésotérisme tranchent sur le style habituel. Carlo MACCAGNI touche, avec les »Cabinets, musées d'histoire naturelle, jardins botaniques: des institutions alternatives et complémentaires au savoir universitaire et académique«, un sujet qui vient d'être traité en grand par le colloque international tenu en juillet 1983 à Oxford pour le tricentenaire de l'Ashmolean Museum. Ne retenons que l'importance des classifications et taxinomies, l'abandon de l'ornemental et du bizarre pour le principe de la régularité de la nature dans ses productions.

A ce volet italien, dont on saisit la richesse et la variété, succède le volet allemand, d'une qualité au moins égale, mais dont nous avons dit le peu de rapport interne avec sa contrepartie. Les remarquables études qu'il présente auraient gagné à être insérées dans le cadre des recherches en cours sur les universités européennes, plutôt que liées à l'évocation de réalités culturelles péninsulaires tellement dissemblables que l'on n'a même pas ici songé à les rapprocher. On souhaite un vaste écho à la communication excellente de Harald DICKERHOF sur la terminologie retenue par les universités pour se désigner, du *studium generale* médiéval à l'*universitas* en passant par le *gymnasium*, l'*athenaeum*, le *lyceum* et l'*academia*, et à celle de Bernd ROECK sur »La position juridique des Universités dans le Saint-Empire après 1648«, où l'on voit se dégager la notion d'un droit particulier, assurant l'autonomie à un corps reconnu par un privilège impérial mais de plus en plus soumis au *jus territoriale* du prince. Les études de Walter ZIEGLER sur »Les tentatives d'académies monastiques en pays germaniques au XVIII<sup>e</sup> siècle«, de Winfried MÜLLER sur »La Société de Jésus et les académies [allemandes]«, de Notker HAMMERSTEIN sur Leibniz, mériteraient chacune plus qu'une mention, de même que la longue étude finale – la seule à caractère comparatiste – de Fritz KRAFT sur les »Lieux de la recherche naturelle«, qui pousse jusqu'en plein XIX<sup>e</sup> siècle l'histoire de l'émancipation progressive des sciences empiriques positives et ouvre des perspectives très riches sur une longue durée rarement embrassée jusqu'ici d'un seul regard. Mais on a dit que le versant »transalpin« de ce volume

constituait en fait presque une publication à part, et ce serait lui rendre mauvaise justice que d'en traiter latéralement. Restons en Italie, dont le passé moderne, longtemps offusqué par des préjugés réductionnistes, sort peu à peu de l'ombre: les études que l'on vient d'évoquer contribuent, non sans épouser à leur tour telle ou telle des idéologies à la mode, à une réévaluation historiographique de grande envergure.

Bruno NEVEU, Paris

Frédéric BARBIER (Hg.), *La carte manuscrite et imprimée du XVI<sup>e</sup> au XIX<sup>e</sup> siècle*. Journée d'étude sur l'histoire du livre et des documents graphiques, Valenciennes, 17. Nov. 1981, München, New York, London, Paris (KG Saur Verlag) 1983, 132 S.

Zu den relativ unbekanntem und daher wenig benutzten historischen Quellen zählen gewiß die alten Landkarten, Kataster- und Vermessungspläne. Dabei sagt ihr Inhalt in gedrängter Form oft mehr aus als so manche langatmige Beschreibung der Wirtschaft, der Bevölkerung, der Siedlungen und der Reliefverhältnisse eines Raumes oder einer Stadt. Schuld an diesem Umstand sind wohl in erster Linie die nicht überall optimalen Zugangs- und Bearbeitungsmöglichkeiten (fehlende Reproduktionseinrichtungen!) der in Archiven und Bibliotheken aufbewahrten Kartenfundi. Die Vorträge, die anlässlich der Tagung: »Die handgezeichnete und gedruckte Karte vom 16. bis zum 19. Jahrhundert« in Valenciennes, dem historischen Zentrum des Hennegaus (Hainaut) gehalten wurden, versuchen dem abzuhelpen. Hierfür besonders geeignet sind die Ausführungen von Monique PELLETIER über den Zugang zu den kartographischen Sammlungen in Frankreich (S. 117–127). Sie verweist auf die verschiedenen Publikationen und Findbücher, in denen Kartenbestände französischer Archive und Bibliotheken aufgeführt werden. Darin erfährt man aber auch, daß die Kartenbestände in den allerwenigsten Fällen über Orts- und Stichwortkataloge erschlossen sind. Die Arbeiten hierzu haben erst begonnen.

Welche Karten in den Archiven Frankreichs aufbewahrt werden, zeigen die u. a. Beiträge von Etienne TAILLEMITE über die Seekarten im französischen Nationalarchiv (S. 19–32) und von René FAILLE über die geographische Landesaufnahme des Hennegaus durch die Karteningenieur Claude-François und Claude-Félix Masse aus den Jahren 1724 bis 1737 (S. 33–71). Die Karten der Gebrüder Masse fußen auf Vorarbeiten ihres Vaters, der ab 1702 entsprechende Vermessungen durchführte und Aufzeichnungen machte. Im Anhang vermitteln 16 Abbildungen einen Eindruck von der Art der Masse'schen Karten.

Von geringerem Interesse für den Geographen und Landesgeschichtler sind die Aufsätze von Mireille PASTOUREAU über Kartenherstellung und Kartenhandel im Paris des 16. bis 17. Jh. (S. 9–17), über den Nutzen der Feldmesser im 18. Jh. von Abbé Roger DESREUXMAUX (S. 99–115). Anhand des Beamtschematismus der Stadt Lille von 1774 verfolgt er die Tätigkeiten einiger Geometer in Flandern und im Hennegau.

Die Abhandlungen der Tagung von Valenciennes vermitteln nicht nur einen guten Einblick in die kartographische Dokumentation des französisch-belgischen Grenzgebietes, die wegen der jeweiligen militärischen Erfordernisse als außerordentlich gut angesehen werden darf, sondern sie sind auch nützliche Ratgeber beim Suchen und Auffinden von alten Karten in Frankreich.

Rainer LOOSE, Mannheim